

DENOYELLE

BIZUTAGE

Haro sur les dérapages

Le bizutage, vieille affaire. Mais il se généralise et, surtout, dérape.

Depuis la rentrée scolaire, un jeune interne de 15 ans de la section sport-études de judo du lycée du Parc-Impérial, à Nice, est au bord de la dépression. Parce qu'il a été dans sa classe la tête de Turc d'un « accueil initiatique » – pudique euphémisme pour bizutage. A plusieurs reprises, ses camarades l'ont en effet forcé à danser nu devant eux, après avoir intégralement rasé son corps. Ses parents, indignés, ont soudain découvert les brimades dont leur fils avait été victime. L'affaire, prise très au sérieux par la Fédération française de judo et par le chef de l'établissement, va se solder par des sanctions disciplinaires à l'encontre de quatre bizuteurs. *« Je n'admets pas qu'il y ait chez moi des dominateurs et des dominés »*, tranche le proviseur.

Cas limite ? Sûrement, dans la mesure où le bizutage touche rarement les classes du secondaire, mais un cas tout de même exemplaire d'une dangereuse contagion de rites de plus en plus violents, de plus en plus humiliants, voire carrément sadiques. Longtemps, les bizuts ont été des victimes consentantes de vastes chahuts et de monômes puérils – bagarres à coups de farine, d'œufs ou de mousse à raser, vente obligée de papier hygiénique dans la rue – destinés à consacrer leur intégration dans la cour des grands. Désormais, cette période d'initiation dérape de plus en plus fréquemment.

Tout dépend, en fait, des traditions dont ont hérité les bizuteurs. En architecture, aux Beaux-Arts, par exemple, on maintient des rites, certes musclés, mais empreints d'une paillardise toute rabelaisienne. Nus et peinturlurés, enduits de plumes, les étudiants défilent dans la rue autour d'un char, font la tournée des cafés, escortés par leur fanfare, après avoir élu les « grouillotes », les étudiantes les plus belles de chaque atelier. *« Quand on est cent cinquante à poil,* ironise Camille Fossorier, une jeune architecte sortie de l'école en 1989, *on ne se sent pas humiliés, on est tous embarqués dans la même galère. »*

Aux Arts et Métiers, les anciens ne veulent en général se souvenir que

▶▶▶

des épreuves les plus folkloriques. *« J'ai dû recopier, en caractères gothiques, des centaines de couplets de l'hymne des gadzarts »*, se remémore avec délectation un ingénieur de la promotion 87, ravi d'avoir participé, lors du rituel « usinage », à la création « d'un front de fraternité et de solidarité ». Sans doute a-t-il préféré oublier une autre épreuve beaucoup moins anodine, le faux marquage au fer rouge. Les bizuts qui aperçoivent un barbecue fumant dans la salle avant qu'on leur bande les yeux hurlent de terreur quand on leur applique des glaçons sur le corps, persuadés qu'ils ont été brûlés par un tisonnier. *« Beaucoup n'acceptent d'y participer que par pression collective,* écrit Denys Cuche, dans les actes de la "Recherche en sciences sociales". *D'autres trouvent dans cette identité gadzarique une consécration sociale... Certains, plus pragmatiques, donnent essentiellement leur adhésion pour bénéficier plus tard des services de la Société des anciens élèves. Quelques-uns, minoritaires, refusent l'usinage. Souvent engagés syndicalement ou politiquement, leur idéal se heurte avec l'idéologie des traditions des gadzarts. »*

Traditionnellement l'apanage des grandes écoles ou des facultés de médecine, le bizutage s'est propagé jusque dans les petites écoles de commerce, qui tentent ainsi de se hisser au niveau des plus cotées. Il s'est intensifié dans les classes préparatoires scientifiques, qui se sont multipliées un peu partout dans les lycées. Et il s'exprime souvent, faute de traditions solidement codifiées, de manière anarchique. Une anarchie qui entraîne nombre d'abus.

Des cassettes vidéo, qui font par ailleurs l'objet d'un commerce lucratif d'une école à l'autre, témoignent d'un raffinement dans les brimades rarement atteint les années passées. Tantôt, ce sont des étudiantes qui doivent, bras liés dans le dos, exciter par des poses suggestives des garçons sommés de manifester leur satisfaction avec la plus belle érection ; ailleurs, on contraint des étudiants à absorber des mélanges immondes assaisonnés du vomi des participants, et, dans une autre école, un rite très délicat consiste à demander aux jeunes filles, quasi dévêtues, yeux bandés, d'essayer d'attraper une saucisse dans le caleçon d'un étudiant.

Ce sont de telles cassettes qui ont indigné Jean-Claude Delarue, président de l'Adua (Association de défense des usagers de l'administration). Prenant la tête d'une campagne antibizutage, il n'a de cesse depuis la rentrée de recenser les témoignages des « victimes » et de les inciter à porter plainte. *« Nous avons déjà reçu en un mois plus d'une centaine d'appels,* assure-t-il. *Je suis fermement décidé à dénoncer ces pratiques. Comme hier avec le viol, soumis à la loi du silence, personne n'ose poursuivre en justice les bizuteurs. Sous couvert d'intégration, on apprend la servilité face à son supérieur, et l'asservissement de son inférieur. »*

Ceux qui voudraient porter plainte ont pourtant tout un arsenal législatif en leur faveur. En effet, une loi de 1928 interdit le bizutage. Une prohibition réaffirmée en septembre 1989 par le directeur des lycées et collèges. Lionel Jospin, a donc mauvaise grâce à se réfugier, comme il le fait, derrière l'autorité des chefs d'établissement. Sans doute compte-t-il sur la passivité des étudiants pour neutraliser le dossier. Souvent, par peur des représailles, les plus traumatisés se taisent, quitte à abandonner les études envisagées, ou à soigner discrètement leur coma éthylique ou leurs fractures. D'autres savent qu'il est risqué de se soustraire au bizutage : aux Arts et Métiers, les récalcitrants sont déclarés « hors usinage », traités de « crapauds » et interdits de figurer dans l'annuaire des anciens.

Partout, la pression psychologique est forte. Le bizutage, assimilé par ses défenseurs à un rite initiatique primitif, est censé agréger en quelques jours une communauté disparate et faire disparaître l'individualisme forcené des « têtes d'œuf ». *« Il ne faut pas confondre brimades et rites de passage,* estime François Lupus, ethnologue au musée de l'Homme. *Ce qu'on appelle traditionnellement un rite d'initiation consacre, dans les sociétés primitives, la sortie définitive de l'enfance, préparée de longue date par un apprentissage de plusieurs années. Le bizutage, lui, très bref, symbolise uniquement l'intégration au sein d'un système de pouvoir dont on tirera des bénéfices dans l'avenir. Seule la communion solennelle ou le chef-d'œuvre du compagnon s'apparentent à un vrai rite initiatique. »*

Devant l'excès de certains bizutages, les chefs d'établissement essaient tout de même, à défaut de les interdire, de limiter les dégâts. *« Concrètement, j'ai le plus grand mal à empêcher ces pratiques, que je trouve détestables,* explique Michel Daubet, proviseur au lycée Lakanal, à Sceaux. *Je tolère les manifestations "douces", mais je sanctionne les dérapages. » « C'est une affaire entre les élèves et moi,* estime son confrère Paul Deheuvels, de Louis-le-Grand. *Le bizutage va à l'encontre du respect de l'autre, il touche toujours le plus jeune et le plus faible. Franchement, la future élite de la nation ne se comporte pas, dans ces moments-là, de la manière la plus fine et la plus intelligente, mais j'ai du mal à empêcher les hordes enfarinées de quitter le lycée. »* A l'Ecole vétérinaire de Maisons-Alfort, réputée pour ses bizutages sévères, le directeur, le professeur Millau, a promis le conseil de discipline à la fois à ceux qui feraient subir des brimades et à leurs victimes ! La menace a fait son effet.

Les dirigeants de l'Institut supérieur de gestion ont trouvé, eux, un compromis en encadrant un « séminaire d'intégration » lors d'un week-end à Saint-Malo. Une manière de satisfaire sans traumatismes les nostalgiques du bizutage. ●

MARIE-THÉRÈSE GUICHARD
et ELISE LONGUET

DENOYELLE/JERRICAN

Bizutage à l'Isep
De manière anarchique